

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 4

Artikel: Heliogabale
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568138>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

interdiction officielle, tout au moins l'empêchement d'une publicité et d'une mise en vente normales et dont la présentation illustrée est à la fois vulgaire et décevante. Qu'ont à faire dans ce livre, parmi quelques reproductions de peintures et sculptures de la Renaissance (déjà très connues), certaines cartes-postales dites «cochannes» au début du siècle, représentant des lesbiennes en des poses laidement pornographiques. Le travail solide et sérieux de R. de Becker mériterait d'être repris dans une autre collection plus facile à diffuser et de meilleur renom.

Notre regret, tout personnel, est que R. de Becker, un peu trop obnubilé sans doute par l'appui publicitaire que lui a donné la revue française *Arcadie*, ait négligé de mentionner l'antériorité et l'importance universelle du «Cercle» par rapport à sa soeur latine. Ce n'est pas très grave.

R. G. D. Mars 1964.

1) Editions J. J. Pauvert, Paris.

HELIOGABALE ¹⁾

(Trop ou trop peu gâte tous les jeux)

L'Empire romain, au III^{ème} siècle de notre ère, va de l'Espagne à la Syrie et de l'Armorique aux cataractes du Nil, avec notre Helvétie sur la frontière Nord. Mais ce qui compte dans ce vaste Empire c'est surtout les quelques kilomètres carrés de la ville de Rome, les quelques mètres carrés du Sénat (*senatus*) de Rome. Les provinces, reliées entre elles par de nombreuses et bonnes routes bien gardées, ont renoncé à leurs anciennes prérogatives, pour se fondre dans la capitale du monde et jouir pleinement de la fameuse *pax romana*, soit l'ordre et la tranquillité, le commerce et la culture latine.

Le paganisme, c'est-à-dire les mille et mille religions que soldats et marchands ont importées, est aux abois, en dépit de l'aide impériale. Car chaque nouvel empereur, qu'il vienne de l'Orient (Sévère, Héliogabale) ou de l'Occident (Trajan, Adrien), amène à Rome, dans ses fourgons, les dieux de son pays, et prétend les imposer. D'où une multiplication absolument inimaginable de religions, que le peuple romain, bon enfant, adopte avec le nouveau maître; jusqu'au moment où il se lasse d'une telle pluralité de dieux, les aime moins et les défend mal. Trois religions finissent par tenir seules le coup, toutes trois monothéistes et issues de l'Orient: Isis et Mithra, dieux de la fécondité, forcément tournés vers la sensualité, et Jésus, qui promet la vie éternelle. A leurs prêtres maintenant de se disputer les âmes, et avec les âmes, l'Empire. Vous savez qui finit par sortir vainqueur. Victoire difficile, car une quatrième religion monothéiste et impériale, celle du Baal d'Emèse (Baal = principe de vie) contre-balance un temps les succès des Chrétiens.

La sexualité, qui fait naturellement bon ménage avec les religions axées sur l'idéal de fécondité, est en grand honneur dans ce creuset romain où cohabitent les hommes et les peuples de toute la terre. Il semble

qu'on se promène nu, à Rome, sexe au vent. «Les peuples vaincus, Grèce, Syrie, Egypte, se sont vengés de Rome en lui donnant leurs vices» (Juvénal). Les empereurs sont les premiers à prêcher d'exemple: Caligula a un lupanar dans son palais — assurément un lupanar d'hommes, étant donné ses préférences. Les grandes familles possèdent de véritables sérails garnis d'esclaves des deux sexes venus de Germanie, de Nubie, de partout. «La peur des maladies avait entraîné un incroyable développement de l'homophilie et une terrible crise de la natalité. La pédérastie, passée dans les habitudes comme une seconde nature, est devenue le principal sujet de conversation de la seule classe qui compte.» (Villeneuve). — «Et la plèbe?» me demanderez-vous. — La plèbe s'amuse follement des folies impériales et des boucheries du cirque. Aussi la durée de l'Empire est-elle déjà menacée. Et pourtant au II^{ème} siècle les Antonins furent de sages administrateurs, qui donnèrent paix et richesses au pays. Mais leurs successeurs, dépravés et incapables, contaminèrent leur entourage et l'administration. Marc-Aurèle lui-même (121—181) ne peut endiguer le déluge. Au point que l'Empire est proprement mis aux enchères; les honneurs du triomphe impérial seront dorénavant le lot du plus offrant, du plus débrouillard.

Héliogabale (Bassianus de son vrai nom) est né à Emèse (Syrie), en l'an 204. Il est le fils de la princesse syrienne Julia Soémias et, détail secondaire, du sénateur Marcellus. Par sa mère, il est le petit-fils du grand-prêtre du dieu local, Baal, qu'on adore sous la forme d'une pierre conique, ronde par le bas et terminée en pointe — exactement un phallus noir géant. L'enfant a la beauté d'Hélène et les grâces d'Adonis; on le dit aussi intelligent. Mais ses moeurs sont atroces. Sont-elles vraiment si atroces, puisque ce sont les moeurs du temps, du commun des mortels, des dieux eux-même dans cette Syrie brûlante, que tempère seule l'haléine des roses? Baal, avec mille autres de ses semblables, est un symbole de la fécondation (mieux que de la fécondité). Par la force des choses, son culte comprend une part de prostitution, qui dégénère vite en orgies sacrées. Alors rien d'étonnant qu'il ait la cote d'amour, et pas seulement chez les vieilles bigotes. «Mais aux époques de misère et de famine, la colère de Baal était terrible. Seules pouvaient l'apaiser les offrandes humaines» (Villeneuve). Et pas n'importe quelles offrandes: le premier fils, la plus belle fillette de chaque famille étaient sacrifiés au dieu, soit qu'on les jetât dans des tenailles d'airain chauffées à blanc, soit qu'on les précipitât, enfermés dans des sacs, du haut des prophylées (portail du temple). Et raffinement supplémentaire: les parents-bourreaux insultaient leurs petites victimes, qu'ils traitaient de porcs et de vaches. Du reste, le sang humain était la boisson journalière du dieu — le sang d'esclaves seulement quand il était de bonne humeur. A une telle débauche d'horreurs répondait naturellement une débauche sexuelle de même intensité, c'est-à-dire sans limites.

Mais revenons à notre enfant-prêtre. A 14 ans, Héliogabale succède à son aïeul, dans les fonctions de grand-prêtre d'Emèse. Son zèle sacerdotal est si grand, qu'il finit par perdre un peu la tête. Des crises mystiques, jointes à des troubles de la puberté, ébranlent sa santé et sa raison. Les cérémonies érotiques mises au point par son grand-père ne lui suffisent plus; il en rajoute. Il se promène vêtu d'une longue robe de pourpre,

le visage peint au vermillon, des colliers au cou, des bracelets aux bras, des bagues aux doigts. Il mime en marchant des danses lascives et incline sa tiare d'or jusqu'au sol jonché de violettes. Car il aime la danse cet enfant-dieu, et la danse l'aime, tant il est beau. Mais il ne danse jamais nu; il montre même très peu sous ses voiles, tout en sachant promettre beaucoup. Son succès est immense, et pas seulement auprès de ses dévots. Les soldats de l'empereur Macrin ne sont pas les derniers à venir admirer ce bel androgyne aux yeux alanguis de voluptueuse ardeur. Ils prennent même tant de plaisir au spectacle, que l'enfant devient pour eux une distraction extraordinaire et imprévue. Oisifs, mal payés, turbulents, ils rêvent évidemment de Rome, des plaisirs de Rome, que l'enfant justement leur rappelle. Soémias la mère, devinant le parti qu'elle peut tirer de l'empire que son fils exerce sur les légionnaires, suggère à ces derniers de l'adopter comme chef. Et c'est ce qui se produit en mai 218. Conduit au camp, Héliogabale revêt l'armure de Caracalla et, porté dans le sacrum, il est proclamé empereur sous le nom de Marcus Aurélius. Mais la partie n'est pas encore gagnée; loin de là. Macrin, le dur Macrin revient en hâte d'Antioche, où le retenait les délices de l'Orient, pour «donner la fessée à cet enfant stupide et débauché, et de surcroît Sémite». Mais chose à peine croyable, c'est l'efféminé qui donne la fessée au soldat et l'illustre empereur romain qui mord la poussière à la bataille d'Immae. La mère et les tantes du vainqueur n'ont pas été les moins valeureuses au combat, en prodiguant sans compter leur or et leurs charmes aux légionnaires d'Emèse. Héliogabale se montre prudemment magnanime avec les vaincus, cela d'autant que Macrin est en fuite; et (preuve de son intelligence) il fait brûler les registres des impôts, pour s'attirer les faveurs des populations voisines. Puis il écrit de sa plus belle plume au Sénat de Rome, promettant paix et prospérité à l'Empire, et faisant suivre sa signature du titre de César. Le Sénat, qui n'en revient pas, fait frapper en vitesse une monnaie représentant le nouveau maître sur son char triomphal. Quant au menu peuple, il se délecte à l'avance des fêtes qui s'annoncent.

Rien d'étonnant à la rapide ascension d'Héliogabale, ni à son adoption plus rapide encore par le Sénat. La dignité impériale demeurait élective; mais seules les légions, donc les armées, avaient droit d'élection; et seul un soldat victorieux était éligible. En saisissant la pourpre, Héliogabale ne fait que cueillir le fruit de sa victoire sur Macrin. Du reste, la dignité tombait après la cérémonie du triomphe; il ne restait alors au César que la régence si, grâce à ses largesses, lui restait aussi la faveur de la soldatesque. Et pour ce qui est des largesses, notre héros, sinon sa mère, savait y pouvoir. Son règne fut terne et quelconque, et de courte durée. Le véritable maître, à Rome, ce fut tout ensemble les tantes de l'empereur, dites les princesses syriennes, et les beaux gars dont lui-même (sauf votre respect) était la «tante». Ses activités officielles étaient uniquement d'ordre religieux «baalique» (du dieu Baal), sa vie privée, une perpétuelle danse des sexes. Mais venons-en à ses premiers pas dans Rome. «Le nouvel empereur fait une entrée à jamais mémorable, dit Villeneuve. Vêtu d'une robe brochée d'or, il marche à reculons, et contemple avec amour l'image de son dieu. La Pierre noire s'avance lentement vers le Palatin, tirée par des femmes nues et des léopards, et entou-

rée d'eunuques.» L'idée fixe d'Héliogabale est déjà d'ôter les dieux en place à Rome (ce qu'aucun empereur n'avait tenté, ni même osé tenter avant lui) et d'y installer le sien, dont il veut faire le premier de tous, le seul. La figure de Baal prend alors place au Sénat, d'où l'on exclut la statue de la Victoire. Il rêve aussi de dresser un obélisque immense, surmonté du phallus sacré, dont l'ombre couvrirait la ville et la protégerait. Pourquoi pas? Et comme toujours, les Romains laissent faire et adoptent la nouvelle idole. Une de plus, une de moins!

«Héliogabale est remarquable par sa haute taille, sa beauté et l'étrangeté de son sacerdoce, qui le fait connaître de tous ceux qui viennent au temple, particulièrement des soldats», dit Julius Capitolinus. Un buste de marbre, au musée du Capitole, nous le montre avec des traits jeunes mais pleins de mollesse, la bouche sensuelle, le nez aux ailes éployées, le front étroit (signe grec de la beauté) et les cheveux frisés. Il se farde et se peint le visage, s'épile, se parfume, se couvre de bijoux et de manteaux à traîne, et du reste perd un temps fou à sa toilette. D'esprit naturellement affable et gai dans le privé (preuve qu'il n'est pas mécontent de son sort), il tolère les opinions d'autrui; et femme avant tout, il fait confiance à son entourage, comme une chatte qui aime se blottir. Ne se fait-il pas appeler «impératrice»? Et pourtant il songe sérieusement à se donner une descendance. Eh! oui; Héliogabale veut faire des enfants. Il épouse même dans ce but louable Julia Cornélia Paula, son aînée de 13 ans, pas jolie, et qui attend encore... sa nuit de noce, la pauvrette! Mais il se lasse d'elle et l'exile, pour épouser une vestale de Pallas, Severa, encore plus âgée que Julia, et qui elle aussi ne perd pas sa vertu dans cette aventure. Décidément, les vieilles femmes auront été les mauvais génies de cette existence impériale.

Héliogabale s'efforce de donner à sa voix un timbre suraigu. Il adore travailler la laine et papoter de mille riens, assis au milieu des concubines du palais. La sexualité passive, autant que la féminité, est pour lui un perpétuel tourment, cela d'autant plus qu'elle se confond à ses yeux avec l'idée de fécondation, c'est-à-dire de coït, idéal de son dieu. Ce qui l'affole en amour, c'est de trouver chez un homme, en plus d'un caractère viril, la «preuve» de cette virilité. Il fait rechercher dans tout l'empire ces sortes de mâles appelés onobèles, plus taureaux qu'hommes, et il les attache à sa personne. Il fait également rechercher les individus les plus débauchés, capables de lui en apprendre dans ce domaine qui lui est cependant si familier. Il «épouse», pour de bon cette fois, l'esclave-cocher Caprien Héroclès, onobèle et brute superbe, qui l'a séduit par ses rudesses et ses injures autant que par sa chevelure dorée. Il aime à la folie son «mari», qui le châtie et l'outrage en public, quand encore il ne le contraint pas en public à son rôle d'«épouse» amoureuse et soumise — soumise au point que la douleur devient pour «elle» une volupté. Mais un seul homme ne suffit bientôt plus au César, ni même un sérail d'hommes; il lui faut tous les hommes. Alors il part en vadrouille. Affublé de cheveux postiches, il court la nuit les bas-fonds du Transtévère et les grèves du Tibre, fréquente les bouges à matelots, à portefaix, à gladiateurs, où il se livre incognito à la luxure la plus effrénée. Plagiant les prostituées, il exige de ses amants d'un instant qu'ils lui donnent le prix de ses caresses et de ses complaisances.» — Comment sait-on tous ces détails, me deman-

derez-vous peut-être?» — Par les poètes du temps, ces poètes qui jouent alors le rôle de nos modernes gazetiers, et par les historiens, naturellement. Hérodien et Lampride, des contemporains, se complaisent à nous faire des descriptions qui sont généralement étrangères aux préoccupations de si doctes écrivains. Mais ce gamin vicieux présente tant d'intérêt, déjà parce que c'est l'empereur, et aussi par sa grandiose conception de l'unité divine — comme St. Paul deux siècles plus tôt.

Je pourrais continuer encore longtemps la liste des turpitudes impériales, vous parler de ces soupers fins où, pour dessert, Héliogabale fait enfermer dans la même cage un de ses convives repus et un lion affamé; les crimes rituels au temple (voulus par le cérémonial religieux), dont des enfants parmi les plus beaux font les frais; les visites clandestines aux bains et aux palestres, où le Maître fait son choix pour la nuit; les aristocrates qu'on immole pour se rendre le dieu favorable; et j'en passe. Mais rien n'est plus monotone que le vice, . . . quand il se réduit à une simple nomenclature, Et cependant, pour Héliogabale, ses crimes et son dévergondage conservent un caractère divin; il est sûr d'avancer dans la bonne voie. Il a confiance en Baal, dont il ne doute pas qu'il soit le seul vrai dieu. Et pour s'assimiler plus intimement à sa divinité, il va jusqu'à imaginer une sorte de suicide esthétique, évidemment manqué. Suicide ou pas suicide, le dégoût travaille à son insu cette nature artiste, géniale même, et féminine à l'excès. Une féminité telle, qu'elle finit par être la cause de sa perte, à force de lasser l'univers viril de son entourage. Il est assassiné, avec sa mère qui ne le perdait pas de vue, dans des latrines, à Rome (11 mars 222). Il n'avait pas 18 ans. Son cousin lui succède, Alexandre-Sévère, un empereur sage et chaste, et si beau, que les soldats de la capitale, premiers vaincus du nouveau maître, l'adoptent d'enthousiasme.

Bichon

1) «Héliogabale», de Roland Villeneuve.

Les homosexuels ne seraient plus punis en Israël

La Tribune de Genève a publié en date du 18 mars 1964 la notice ci-après :

Jérusalem (A. P.). — Aux termes d'un amendement déposé devant le parlement, les relations homosexuelles entre adultes consentants ne seront plus considérées comme un crime aux yeux de la loi en Israël.

Jusqu'ici, ce genre de relations était puni d'une peine de dix ans de prison.

L'homosexuel, depuis toujours réprouvé en Israël serait donc enfin libéré de l'absurdité de la condamnation qui pesait sur lui.

C.W.